

que peut signifier ce la bémol qui surgit brusquement au milieu du tourbillon qui s'arrête si soudainement? L'aspect absolument étranger de cette note insolite convainc immédiatement les auditeurs assez musiciens pour saisir le "faux rapport" qu'elle présente avec ce qui l'entoure, qu'il y a là un trait humoristique. Mais, à la vérité, ces saillies risquent de demeurer inexplicables dans la musique instrumentale et elles ne sont guère saisies de la majorité des auditeurs. Schumann en relève quelques unes dont plusieurs sont douteuses, à nos yeux du moins.

Pourtant il est certain, qu'il y a dans la musique de Beethoven certaines anomalies voulues qui demeurent inexplicables si on n'y rattache une préoccupation humoristique dont le sens doit forcément échapper en dehors de sa signification purement musicale. Loin de nous, d'ailleurs, la pensée d'attribuer à ses boutades plus d'importance qu'il ne convient.

* *

Mais lorsque la musique s'appuie sur un texte donné, sa puissance de comique s'affirme d'une manière bien autrement efficace; ici les associations des idées jouent le rôle principal, et le comique—comme on dit—ne résultant jamais que d'un rapport inattendu et comme d'une disproportion entre deux ordres d'idées et de sentiment, c'est surtout par le rapport du texte et de la musique qu'il se dégage le plus nettement, soit que ce rapport fasse intervenir une musique sévère sur des paroles fort gaies ou le contraire, soit que le contour de la mélodie, des rythmes appropriés ou une instrumentation spéciale viennent simplement faire ressortir ce que la scène peut présenter de particulièrement comique par elle-même.

En remontant très loin dans l'histoire de la musique, on trouve, même chez les primitifs, des chansons dont la tournure gouailleuse et réjouie est un exemple frappant de ce que peut la musique, réduite aux seules ressources de quatre parties vocales, entre les mains d'un homme d'esprit.

Nous avons parlé souvent des chansons de Roland de Lassus, à propos des exécutions qu'en a données M. Ch. Bordes; celles qui commencent par les mots: *Si vous n'êtes en bon point, Fuyons tous d'amour le jeu, Chanté, danser, faire cent tours*, sont autant d'échantillons parfaits de la musique comique au seizième siècle.

* *

Plus tard, par le perfectionnement du style dramatique et surtout par les combinaisons de l'instrumentation, la musique put aborder avec plus de sûreté encore le domaine de la comédie et s'y déployer tout à l'aise.

Lully déjà, en composant des chansons et des intermèdes pour les comédies de Molière, avait fait preuve de certaines qualités comiques, un peu embryonnaires, nous l'avons vu. Mais si de Lully on passe à Rameau, on trouve déjà un énorme progrès. Là comme partout, l'auteur d'*Hippolite et Anne* se

montre généralement, plein de trouvailles heureuses et d'idées charmantes.

Qu'on ouvre, par exemple, la partition de *Platée* ou *Junon jalouse*, intitulée *Ballet bouffon*, et représentée en 1749. Le sujet s'en peut conter en deux mots.

Pour guérir Junon de sa jalousie, Jupiter, sur le conseil de Mercure, feint de s'éprendre d'une ridicule nymphe des marais, Platée, et gagne, en effet, sa cause à la fin de la pièce, lorsque Junon furieuse arrache le voile de l'infortunée et ne peut s'empêcher de rire à son aspect.

Cette donnée abonde en situations burlesques que Rameau a rendues avec une verve inépuisable et sans jamais laisser perdre ses droits à la musique. C'est d'abord l'air langoureux de Platée:

"Dis-moi, mon cœur, dis-moi, l'es-tu bien consulté?"

Tu l'agites, tu me quittes!
Est-ce pour Cithéron, l'a-t-il bien mérité?"

où l'on trouve déjà des répétitions de syllabes comme Offenbach les affectionnait sur: *l'es-tu, l'es-tu* et sur *l'a-t-il, l'a-t-il*.

Un peu plus loin, la nymphe évoque (en *pindarisant*, dit la partition) les grenouilles pour les rendre témoins de son bonheur, et c'est alors un déchainement de *Quoi? Quoi?* syncopés sur un dessin continu de l'orchestre du plus amusant effet.

Il faudrait tout citer de cette partition, si l'on en voulait analyser les trouvailles qui font honneur à l'esprit de Rameau.

Quand Platée paraît, accompagnée de Jupiter, le chœur entonne à *dix-huit*:

Qu'elle est aimable, qu'elle est belle!

Sur une gamme descendante, en notes répétées, qui fait ressortir seize fois l'*a* de aimable, et s'arrête brusquement pour retomber, après un silence, sur le *ble* au temps fort de la mesure suivante, puis lentement, il ajoute son: *Qu'elle est belle!*

Bien chanté, cela serait d'un comique irrésistible. Mais bornons là nos citations.

PAUL DUKAS.

(La fin au prochain numéro.)

LES VIRTUOSES.

—L'opinion de Stephen Heller sur les virtuoses se trouve résumée en cette lettre curieuse adressée à Mme Damecke, qui en possède l'original:

3 Septembre 1860.

Madame,

Cette réponse à votre lettre de samedi vient trop tard, et je ne puis dire que j'aurai le plaisir de venir dîner chez vous hier dimanche. Vous n'avez pas moins exigé une lettre, et pour vous obéir je vous soumetts quelques observations concernant les grands virtuoses.

D'où vient que les grands virtuoses sont aussi pour la plupart des grands enfants?

Ils savent tout à tour être aimables, terribles, agréables, incommodes, pétillants, boudeurs, adorables et insupportables.

Ils sont bons et mauvais, obligeants et bourrus seulement pour... la galerie.

Ils rêvent toujours un public autour

d'eux; seuls ou en compagnie, ils jouent toujours un rôle quelconque, et n'aspirent qu'à provoquer l'attention de cette galerie, de ce public, présent ou absent. A leurs yeux les mains n'ont été données à l'humanité que pour applaudir à leurs admirables tours de force, et ils voudraient, dans un autre but que Garibaldi, une Unité italienne, je veux dire, ils voudraient fondre toutes les nationalités dans une seule et en faire... des *Romains*.

Je crois que l'esprit puéril de la plupart des grands virtuoses (le grand Liszt n'en fait pas exception) est une suite du long et abrutissant travail auquel il faut soumettre les mains, qui n'ont pas été créées, après tout pour exécuter des "Salto mortale" sur la corde raide du clavier. Un homme ne peut impunément passer dix heures par jour, pendant quinze et vingt ans, à tordre ses mains et à les rendre propres à une gymnastique contre nature. Les uns en deviennent enfants, volontaires et capricieux. Les autres y gagnent une insouciance d'esprit comme Liszt, qui a de l'esprit, mais un esprit malsain.

Je pourrais en dire encore beaucoup, mais c'est déjà trop, le papier est rempli.

Adieu donc, bien des amitiés à...

ST. HELLER.

LA MUSIQUE

Si la musique ne rendait à l'homme d'autre service que de le porter à la rêverie, je croirais encore qu'il faut la ranger parmi les agents et conseillers d'un ordre élevé. Rêver n'accomplit et ne termine rien, mais commence beaucoup de choses; rêver, ce n'est pas encore le bien, mais ce n'est déjà plus le mal dans son action impérieuse et grossière; rêver, c'est le premier acte de l'imagination en conflit avec de vulgaires réalités. C'est l'état intermédiaire entre l'attrait et le dégoût. C'est le déclin de l'orgie et l'aurore de l'amour. Réve-t-il celui qui ne connaît encore que les aiguillons de la chair? Réve-t-il celui qui se précipite dans toutes les frénésies du jeu et dans toutes les ivresses de la sensualité? Non, et vous soulèveriez son dédain, probablement sa colère, si vous lui parliez de ces horizons indécis qui ne sont plus la terre et qui ne sont pas encore le ciel, de ces pensées incertaines et flottantes qu'on peut nommer lassitude ou regret, mais pas encore remords ou repentir.

Combien de temps saint Augustin a-t-il rêvé avant de croire, avant de s'incliner et de prier? Demandez-le aux larmes de sainte Monique! elles seules pourraient vous répondre. Mais si, par malheur, vous enleviez au pauvre cœur humain cette halte passagère entre le mal et le bien, qui s'appelle la rêverie, vous auriez rompu le pont entre les deux mondes invisibles, que presque tout homme doit traverser pour arriver à sa propre valeur et s'établir dans son état définitif. Bénie soit donc la musique, car elle ne peut nous faire rêver, sans nous détacher de nous-mêmes, sans nous entraîner dans cette sphère de l'idéal qui, pour beaucoup d'âmes ou faibles ou délaissées, n'est point encore le sanctuaire, mais en est au moins le parvis.

COMTE DE FALLoux.